Déportation d'une famille paysanne roumaine en Sibérie (1941-1945)

Deportation in Siberia of a Rumanian Peasant Family (1941-1945)

Primele etape ale deportării în Siberia a unei familii de Țărani din Bucovina în 1941

Hélène Lenz

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/8120>

DOI : 10.4000/ceb.8120

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 978-2-85831-229-0

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Hélène Lenz, « Déportation d'une famille paysanne roumaine en Sibérie (1941-1945) », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 25 juillet 2017, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8120> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.8120>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Déportation d'une famille paysanne roumaine en Sibérie (1941-1945)

Deportation in Siberia of a Rumanian Peasant Family (1941-1945)

Primele etape ale deportării în Siberia a unei familii de țăărani din Bucovina în 1941

Hélène Lenz

- 1 *20 ans en Sibérie – Souvenirs d'une vie*, signé Anița Nandriș-Cudla (196 pages), a été publié en français en 2011 aux éditions l'Harmattan, série Mémoires du xx^e siècle. Daniel Nandriș, arrière-petit-neveu de la signataire décédée en 1986, achève ainsi son avant-propos au livre qu'il a traduit :

Je demande au lecteur français de surtout considérer ce récit candide et parfois maladroit, comme un poignant et unique témoignage du calvaire des Roumains de la Bucovine durant le xx^e siècle et du destin évidemment hors de l'ordinaire de cette femme, simple paysanne de Bucovine, qui savait juste lire et écrire.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 12)

- 2 Le volume roumain publié en 1991 avait déjà reçu un accueil exceptionnel. Récompensé par le prix de l'Académie Lucian Blaga, *Amintiri din viață. 20 de ani în Siberia* a été réédité en 2006. On peut le considérer aujourd'hui comme un best-seller roumain : il était en vente en 2012 sur les présentoirs de l'aéroport de Bucarest. Sur le web, Youtube en présente un extrait, en adaptation radiophonique. Une statue commémore aujourd'hui son auteure « déportée de nuit à l'âge de 36 ans en 1941 par le KGB en compagnie de ses trois fils (11, 14 et 17 ans) ayant vécu vingt ans à ses côtés au-delà du Cercle Polaire ». Il s'agit d'un buste de bronze reproduisant son visage en fichu villageois, réalisé par Constantin Ionescu (Ploiești, Roumanie). L'effigie a été dévoilée le 30 septembre 2012 dans sa commune d'origine : Mahala (près de Cernăuți/Cernowitz, aujourd'hui en Ukraine). Enfin un film de 50 minutes « d'après son journal et les témoignages de membres de sa famille – deux de ses fils : Dumitru et Vasile et le D^r Gheorghe Nandriș, leur cousin » a été projeté le 25 avril 2013 à l'Institut Culturel Roumain de Bucarest, en partenariat avec la TV roumaine. Le communiqué publié aussi sur le web a précisé que lors de cette projection-débat, on lirait des passages du journal d'un savant connu,

Grigore Nandriș, frère d'Anița, professeur à l'Université de Londres durant la déportation de sa sœur. Le texte d'Anița est mis en parallèle avec les écrits littéraires les plus importants sur le goulag sibérien : ceux de Soljenitsyne.

- 3 La réception internationale a souligné les qualités esthétiques et éthiques du récit. Monica Lovinescu, critique d'exil d'après-guerre, journaliste à Radio Free Europe lui avait consacré un compte-rendu élogieux (14 mars 1992) dans son volume *Unde scurte* de 1996 : il est publié à la suite du récit français (Lovinescu, Nandriș-Cudla, 2011, 189-193). L'ouvrage est « classique » précisément parce qu'on ignore s'il « appartient ou non à la littérature ». Relevant de « valeurs autres que documentaires », il est digne « d'une véritable anthologie littéraire ». La notation d'un style de l'oralité, inhérente à l'absence de formation de l'auteur est valorisée en termes d'authenticité, de capacité d'évocation concrète. Cette prose est « préservée des clichés qui abondent dans les textes semi-érudits ». Sa pureté, sa fraîcheur est évoquée par des images « naturelles » :

Anița raconte comme elle respire, avec des mots empreints de la rosée de l'innocence. Sa littérature est pareille à une aurore dont la langue traduit toutes les nuances du concret (...). Elle écrit avec une grâce divine mais sans avoir idée de la grâce divine.

(LOVINESCU, NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 192)

- 4 Une telle écriture situe le récit loin de tout courant romantique ou dix-neuviémiste (Herder ou le *sămănătorism* national montrant le peuple comme « un tout homogène sans différence de classe »). De même, le lecteur français contemporain peut se convaincre du caractère inacceptable du récit d'Anița par le réalisme socialiste. Il reflète les souffrances d'une couche sociale pourchassée par le communisme : les *chiaburi* roumains, équivalents des koulaks russes, vus comme exploités parce qu'ils sont propriétaires. Si nul commentaire ne pointe explicitement l'appartenance sociale d'Anița, le début de sa narration révélant la prospérité d'un père paysan traditionnel, dont les six fils sont envoyés au lycée puis à l'Université quand « personne n'étudiait aux frais de l'État et que c'était aux parents de supporter le poids des dépenses », la réticence face à un futur gendre de famille modeste, avant la concession faite à une fille de dix-sept ans dont on a respecté le choix amoureux : un « grand mariage » célébré le 15 août 1921 – « par beau temps, c'était magnifique » – témoigne de l'appartenance à une catégorie économique, ethnique et surtout nationale ancienne favorisée par le cadre politique de la Grande Roumanie d'avant 1940 (Nandriș-Cudla, 2011, 45-48).

- 5 Témoignage sur le goulag, *Vingt ans en Sibérie* résonnerait donc d'échos nationaux et historiques de nature à justifier l'originalité et les motivations de l'antisoviétisme roumain. Monica Lovinescu, sans doute attentive à prévenir le soupçon d'imitation de Soljenitsyne (*Une journée d'Ivan Denissovitch* a été publié par *Novy Mir* en décembre 1962) pose l'antériorité en Occident d'un précédent régional/national.

Quand en 1958, est paru à la Fondation Royale Universitaire Charles 1^{er} de Paris, *les Notes d'un paysan déporté de la Bucovine* de Dumitru Nimigean, qui aurait pu imaginer que la sœur de ce professeur, paysanne de Bucovine alors toujours en déportation en Sibérie avec ses trois enfants, allait écrire un jour sa propre odyssée, offrant à l'histoire et à la littérature roumaine un document d'exception ?

(LOVINESCU, NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 189)

- 6 La littérature d'Anița est définie comme « dure, sans clichés, noble par nature ». Elle est censée rendre compte de la

stature du paysan bucovinien, nettement aristocratique, que les métamorphoses du communisme avaient rejetées dans le passé et pourrait-on dire, dans la légende. Or,

avec Anița Nandriș-Cudla, la légende prend le contour du naturel et sa réalité s'impose à nouveau (...). L'honnêteté, le courage, la dignité, la foi sont implantés dès la naissance dans ces personnes.

(LOVINESCU, NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 189-190)

- 7 L'écrivain Stefan J. Fay considère à son tour que le récit « ferait pâlir de nombreux livres, écrivains et héros littéraires ». Les auteurs classiques « Eminescu et Creangă pourraient embrasser » le texte car « Anița qui n'a suivi que trois classes primaires a une conscience comme l'histoire nationale » (Fay, Nandriș, 2011, 187-188).
- 8 C'est sans doute en vue de montrer un contexte historique, géographique, littéraire ou même philosophique ignoré, que l'édition française enchâsse la narration simple, fluide dans un abondant paratexte. Trois préfaces ou avant-propos introduisent la naïve narration féminine : l'un est signé Daniel Nandriș, les deux autres Gheorghe Nandriș – dont une lettre de 1991 au philosophe disciple de Constantin Noica Gabriel Liiceanu, directeur des éditions Humanitas, à Bucarest. Pour finir, le récit est suivi d'un épilogue (signé Gheorghe Nandriș), d'annexes, de « photos de famille » montrant les protagonistes masculins en costume folklorique jusqu'aux années 1946, puis 1956 et 1965 ; sur une photo de 1961 les fils d'Anița portent des habits de facture citadine, de coupe russe. L'auteure en revanche revêt à nouveau son costume folklorique à l'âge de 70 ans, en 1974, peut-être pour les besoins de la photo. Cette même annexe montre la reprographie du « message écrit au crayon indélébile sur un mouchoir, jeté par la fenêtre du wagon du train qui emportait Anița vers la Sibérie en juin 1941 » et la dernière page du manuscrit : textes tous rédigés dans un roumain noté en caractères latins. Ces documents, leur commentaire sont suivis d'une section historique (repères géo-historiques de la Bucovine, source : Pr Vladimir Trebici) et deux comptes rendus considérant le livre comme un chef-d'œuvre (Fay, 1992 ; Lovinescu, 1992).

Géopolitique d'une déportation, contexte et faits

- 9 Avant la chronologie de fin de volume qui présente le cas de la Bucovine, province roumaine des confins formée à partir du voïvodat de Moldavie en 1359, le contexte historique global est évoqué par l'avant-propos de Daniel Nandriș.

En 1918, après l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, l'Assemblée de Bucovine vote son rattachement à la Roumanie (devenue indépendante en 1878). La Bucovine du Nord change ensuite deux fois de mains pendant la Seconde Guerre mondiale : devenue soviétique en 1940 (voir l'histoire d'Anița), elle redevient roumaine, mais l'Armée rouge reprend ce territoire en 1944. En 1947, la Roumanie se voit imposer la cession officielle de la Bucovine du Nord à l'URSS. Puis à la chute de l'URSS en 1991, la Bucovine devient une province de la République d'Ukraine. Le sud de la province autour de Suceava est resté une province roumaine. Cette partition géographique prévaut toujours.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 7)

- 10 Le récit illustre donc le déchirement d'individus aux prises avec des modifications de frontière réitérées. Les Bucoviniens roumains ont connu « un sort tragique » comparable à celui « des Alsaciens changeant quatre fois de nationalité en soixante-quinze ans » (Nandriș-Cudla, 2011, 7). La relation d'Anița cadre aussi de manière elliptique un fait de guerre mal connu ou controversé présenté comme lié à sa propre déportation par une note de Gheorghe Nandriș, dans la « Préface à la deuxième édition roumaine – 2006 » (Nandriș-Cudla, 2011, 17) : le massacre de Lunca (6/7 février 1941)

explicitement qualifié par ce descendant d'Anița et des siens, d'extermination et génocide avec la déportation. Le récit d'Anița se borne à mentionner des jeunes gens fauchés par des mitrailleuses parce qu'ils fuient l'avancée russe sur leur village après l'abandon du territoire par les Roumains en juin 1940 – titre du paragraphe : « L'étau se resserre » – (Nandriș-Cudla, 2011, 65-68). À peine mentionné dans la narration, le massacre est donc longuement commenté comme une nouvelle pièce apportée au dossier anti-soviétique roumain en 1991 par les préfaciers. Gheorghe Nandriș le commente. Il en insère aussi en postface du volume la relation par un survivant : Ilie Horosinschi – date du témoignage non précisée – (Nandriș-Cudla, 2011, 160-163). Un autre article du Dr Gheorghe Nandriș publié sur le site de la « Fundatia Corneliu Coposu/Fondation Corneliu Coposu » (copyright 2007-2014) a pour titre : « Comunicade soviétique dans le village de Bucovine "Mahala" – le génocide communiste de l'année 1941 ». Ce massacre de Lunca procède donc d'un ensemble de pièces produites par le courant de mémoire de l'après-1989, déterminé à faire la lumière sur les crimes du communisme. À cette fin, la famille d'Anița mais aussi nombre d'habitants de son village, de sa région ont fourni des témoignages. La structure même de l'article publié par la Fondation Corneliu Coposu interprète la déportation comme une répression directe de la résistance à l'avancée soviétique :

- 1- Le massacre de Lunca (6-7 février 1941) a supprimé des individus (roumains de souche) fuyant cette avancée pour se réfugier en actuelle Roumanie (alors alliée d'Hitler) ;
- 2- La vague de déportations en Sibérie (20-21 juillet 1940, 22 mai 1941, 12-13 juin 1941) a visé à punir l'entourage des fugitifs. Présumée complice de tentatives de fuite face aux Soviétiques (et donc de rébellion), Anița sera déportée avec treize mille autres personnes vers le cercle polaire d'où peu reviendront.

- 11 La première partie du récit qui décrit les modalités de la déportation mérite l'attention tant pour le descriptif du quadrillage d'extrême efficacité exercé sur le village que pour l'évocation de la constitution des convois. Le lecteur est surpris par la présence de familles juives (dans un wagon supposé transporter des pro-hitlériens) dont l'une fournira « le crayon chimique » permettant à Anița de notifier sur un mouchoir le motif de sa disparition :

Qui trouvera cette lettre saura que nous sommes restés un vendredi jusqu'à sept heures du soir en gare de Rogozna puis on nous a emmenés à Loujeni et nous sommes restés jusqu'à cinq heures samedi et sommes revenus de nouveau à Rogozna et le train reste là, nous ne savons pas combien de temps (...) On ne peut rien faire. J'implore tous les voisins et la famille de prendre soin de ma mère. J'écrirai encore mais le temps me manque. Ana Cudla et les enfants...

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 176)

- 12 Marta Craveri, une historienne italienne qui enregistra les témoignages de personnes déplacées en URSS (un million de déportés en Sibérie et Asie centrale par Staline) observe que la plupart des cent soixante récits examinés (lituaniens, ukrainiens, tchèques, lettons, polonais) commencent par un transport en train. Le récit d'Anița est conforme à ce modèle. Il fait état d'une première vague d'arrestations commencées vers le 20 mars 1941 dans le village de Mahala où pénètrent le soir en une heure de nombreuses voitures avant l'arrivée de miliciens à pied et à cheval. Tous s'arrêtent devant la mairie où ils perquisitionnent pour trouver des documents qui seront à la base des listes de noms qui serviront à constituer les convois. Des gens se « cachent dans les jardins » en dépit d'une rumeur sur le caractère ciblé des arrestations : ne seraient interpellées que les familles des fuyards vers la frontière roumaine. Des

fourgons sont présents, les maisons cernées, les habitants réveillés : « hommes, femmes, enfants à qui on ordonne de s'habiller et de suivre ». Le quadrillage est implacable. Si les appels enregistrent des absents, on les recherche systématiquement pour les enfermer dans les fourgons. Une nuit de hurlements humains, d'abolements de chiens, de meuglements de vaches prélude au départ des convois vers la gare de Sadagura (Nandriș-Cudla, 2011, 69, 70, 71). L'arrestation de la narratrice se produit dans des conditions analogues deux semaines avant Pâques. Le train rempli de villageois raflés alors, stationne une journée en gare, entouré de centaines d'individus tentant de communiquer avec ceux qui ont été arrêtés ou de leur « tendre un morceau à manger par la fenêtre » (Nandriș-Cudla, 2011, 76). Anița et ses fils sont bouclés dans un wagon contenant

au total trente-cinq personnes : des femmes, des enfants, des hommes (...) et deux familles de notre village de Mahala. Il y avait trois familles d'Horacea et Toporăuți et deux familles de Juifs de Sadagura. Ces deux familles de Toporăuți et ces familles de Juifs de Sadagura avaient été autorisées à rester ensemble. Les autres maris avaient été mis à l'écart comme le mien. Nous étions serrés comme du bétail dans ce wagon. Tout le monde était assis par terre. Il n'y avait que deux petites ouvertures, comme dans ces wagons à bestiaux.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 76)

- 13 Le train roule pendant vingt jours, avec un arrêt quotidien coïncidant avec une distribution de nourriture : un morceau de pain, la circulation d'un seau en zinc contenant de l'eau tiède, des « mottes gluantes d'orge grillé sans sucre ni sel », du « lait aigre que son seul aspect rendait incapable de le manger », « une soupe avec un peu de chou flottant ici et là dans l'eau ». Le comportement humain recoupe des descriptifs aujourd'hui connus de déportation allemande vers les camps nazis.

Au début les gens se sont débrouillés pour endurer mais plus tard, à chaque arrêt du train on constatait que quelqu'un s'était évanoui, on le portait dehors pour qu'il ait de l'air frais ou on découvrait qu'un autre était mort et on l'abandonnait sur la voie. Lors d'un arrêt on a vu sortir quelqu'un qui était devenu fou : il vociférait, chantait, dansait comme un dément. Il s'était perdu dans ses pensées et était devenu fou.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 78)

- 14 Anița résiste à l'enfermement en adoptant le comportement qu'elle aura dans le Grand Nord où elle luttera pour s'imposer une hygiène exigeant un surcroît d'efforts et un grand sentiment de responsabilité face à ses enfants (elle lavera les vêtements, chassera les poux, rassemblera de quoi faire des feux, chauffera l'eau, cueillera des baies pour parer au scorbut).

Dans ce train où ils nous ont laissés jusqu'à Omsk, l'air était si épais qu'on ne pouvait respirer (...). Je me suis sauvée en restant assise près de la petite fenêtre pour sortir ma tête dehors et en prenant à tour de rôle les enfants pour qu'ils respirent (...). Une chose m'effrayait vraiment : qu'ils nous enlèvent nos enfants quand nous quitterions le quai comme ils l'avaient fait pour nos maris (...). J'aurais préféré mourir que d'être séparée de mes enfants.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 78)

Trois camps entre 1941 et 1945

- 15 La période de guerre (1941-1945) est évoquée dans un quatrième chapitre long de cinquante pages (p. 73 à 123), d'une grande densité narrative. Après la rafle, le train pour la Sibérie (p. 73-79), avant le récit d'un typhus qui conduit la narratrice à l'hôpital

de décembre 1944 au printemps 1945 (p. 118-121), elle va connaître trois camps dans le cadre desquels elle vivra la guerre, dans de dures conditions de survie mais loin de tout combat. Une « période de sédentarisation » en 1943 lui permet de bénéficier d'une promotion comme surveillante et donc d'une nourriture plus abondante, de repos, d'opportunités artisanales lui permettant de vêtir ses fils (elle échange leurs haillons contre des vêtements noués et tissés à partir de bribes de sacs dérobés sur son lieu de travail, puis de poils de chiens de traîneau qu'elle apprend à travailler auprès de femmes russes).

Kushinovska

- 16 Le premier camp, Kushinovska, a pour cadre un village sibérien de vingt maisons, dans la région d'Omsk, district de Saldaski. Elle l'atteint en juillet 1941. Il apparaît comme « un désert aussi loin que portent les yeux, bien laid au regard de notre patrie ». Toutefois les déportés sont devant des terrains cultivables où poussent « maïs, pommes de terre et plusieurs pâturages ». L'organisation est disciplinaire mais réelle. Leurs noms sont portés sur une liste déposée dans une boutique où ils sont autorisés à retirer du pain. Les rations insuffisantes sont calculées en fonction des tâches obligatoires : « sept cents grammes pour les travailleurs, trois cents pour les vieux et les enfants ». Le travail consiste à rassembler le blé fauché, marcher derrière les chevaux de trait, lier les gerbes. Il faut creuser des fosses pour entreposer du fourrage destiné au bétail. Ce premier camp fournit l'occasion d'expérimenter la dureté russe mais aussi ses failles : l'inflexibilité des geôliers est surtout attribuable à la vigilance due à la guerre. Mendicité ou échange illicite avec des paysans locaux commencent à apparaître, à la fois indispensables et possibles. Tout au long du récit on retrouvera cette obligation de délinquance caractérisée ou de recours à l'illicite, devenue la première condition de la survie. Les détenues non autorisées à quitter le travail des champs doivent craindre à la fois le contremaître et l'hostilité des Sibériens dont « les enfants lancent des pierres en se moquant » quand ils les voient rôder autour des maisons. À Kushinovska, selon le récit, on peut aussi glaner des « patates, une livre de farine, un peu de lait » auprès d'un kolkhoze. Parallèlement, les difficultés découlant de l'ignorance de la langue des gardiens se doublent d'une innovation narrative dont l'auteur usera comme d'un procédé récurrent : la citation de termes russes appris sur place que le récit glose ou non pour les présenter. Tantôt expliqués, tantôt traduits par un synonyme, ces vocables donnent la preuve d'un apprentissage cognitif incessant : à la fois linguistique et technique. Il suggère naturellement le défi présenté par un environnement nouveau – technique, météorologique, naturel – face auquel la langue roumaine acquise en Bucovine est impuissante ou insuffisante. Les relations humaines aussi sont totalement différentes de l'expérience vécue chez soi : insultées, les travailleuses apprennent la valence d'injures leur notifiant leur nouveau statut et l'échelle de valeurs des employeurs. « Nous étions des LODERI, des bonnes à rien, des paresseuses, nous n'aurions pas de pain ce soir » (Nandriș-Cudla, 2011, 81). Elles apprennent le nom d'animaux peut-être spécifiques : « Ils avaient des vaches, des cochons, des GOBĂI » (Nandriș-Cudla, 2011, 82). À l'approche du printemps de 1942, les déportés se voient attribuer un lopin ce qui renforce l'espoir que leur châtement coïncide non avec une condamnation irréversible mais avec une expérimentation soviétique de peuplement forcé de régions quasi-inhumaines. La déportation représenterait-elle un simple défi lancé à leur courage, à leur débrouillardise ? Déjà ils disposent d'une portion de terre,

« de chevaux, de charrue, de la permission de labourer et planter des patates ». Certains croient possible l'acquisition d'une vache, de volaille en vue d'une installation définitive. Mais la milice débarque une nuit et leur intime l'ordre de faire leurs bagages pour une destination non communiquée, renforçant l'impression de soumission à l'arbitraire et d'impuissance.

Nadym

- 17 Le séjour au camp de Nadym (p. 85 à 97) frappe l'imagination à la façon d'un récit de trappeurs, ce dont l'épisode final est d'ailleurs proche. Ils atteignent ce lieu est atteint en juillet 1942 après un voyage sur une mauvaise route (*tama*) à travers « champs, marécages et eau ». Durant deux semaines de voyage, les déportés disposent de chevaux, mais ils avancent surtout à pied pour ménager les montures. Le convoi constitué de dix charrettes est accompagné d'un milicien. On s'arrête pour dormir mais aussi pour faire du feu, bouillir de l'eau, « manger un morceau de pain ». Nul commentaire n'envisage la possibilité d'échapper à la marche forcée dans l'inconnu : de toute évidence, fuir sur un territoire si lointain, en sachant peu de russe, sans argent ni connaissance du terrain est aussi inconcevable qu'un retour en arrière. On contourne une ville : Boshia Reka. Dans ce récit rédigé après 1965 par la survivante de retour dans son village, d'autres mentions topographiques sont l'indice de la conscience, ou de la fierté d'avoir accompli un périple exceptionnel. L'Obi, cité plus bas, est un affluent du Baïkal, lac ou mer décrite pour la première fois par un Roumain, le spathaire Nicolae Milescu, dont l'historiographie russe ne mentionne pas la nationalité moldave alors qu'il a effectué un périple jusqu'en Chine sur ordre du tsar¹. Si Anița n'a pas eu accès de par sa culture personnelle à ce détail du passé culturel roumain, il semble impossible que ses frères lettrés aient totalement ignoré ce précédent dans l'éventuel trajet suivi par leur sœur. La narratrice précise en tout cas avec minutie qu'après cinq jours d'attente en plein air au près de la rivière Iartis :

Un gros bateau à vapeur est arrivé, rempli de gens déjà croisés lors de notre voyage mais aussi d'étrangers. Il y avait là des gens de Finlande, de Pologne mais aussi de cette région de Kalmoukie et des Tatars. Le grand bateau était bondé : (...) nous étions entassés comme des poissons dans une barrique.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 86)

- 18 Les passagers sont débarqués dans « une ville du Grand Nord appelée Salekhard » où ils restent trois jours. Le groupe est séparé : une partie travaillera à Salekhard, d'autres « ont été installés hors de la ville ». Une troisième partie – comportant Anița et ses fils – est embarquée pour un nouveau voyage de trois cents kilomètres. Le bateau tangue sur l'Obi, rendant des passagers malades. « Dans un petit village nommé Suga » tous débarquent avant de se voir séparés à nouveau, le convoi d'Anița et ses fils voguant encore deux cents kilomètres vers le Grand Nord. Répartis en bateaux plus petits, ils accosteront sur une « toundra, une plaine avec des marais et des forêts » à la berge attirante par un « jour calme, ensoleillé, sans vent. Comme en plusieurs points du récit, le caractère insupportable de l'endroit se révèle vite. Abandonnés trois jours à des moustiques que ne disperse même pas la fumée de grands feux, les voyageurs contraints à l'insomnie sont plongés dans la détresse. « Ils nous avaient abandonnés dans ce désert sans nourriture ni abri, juste pour mourir : ils auraient mieux fait de nous fusiller ». Un bateau débarque, distribue du pain, emmène le convoi à « l'endroit prévu » : une nouvelle berge de forêts, aux maisons inachevées de rondins à plafonds de

bois sans toiture. Par forte pluie, les déportés s'abritent sous les embarcations retournées de leur voyage, s'entassent dans les maisons sans meubles, sans portes ni fenêtres, aux toitures dégoulinantes. Les gardiens leur commanderont de creuser des huttes en vue de l'hiver. La description consacrée aux abris : maison ou hutte, à leurs avantages comparés, permet aussi au lecteur d'évaluer les choix en fonction de la personnalité, de la culture d'origine : obéir en creusant une hutte ou consolider une maison abandonnée pour éviter le statut inférieur d'un trou sous terre ? Ce trou (à construire sur ordre) semble écarté d'emblée sans même motiver le refus : là encore, le lecteur au fait d'habitudes roumaines sociales et régionales en est réduit à se rappeler la réputation du *bordei* : trou-abri danubien à deux niveaux (« en haut les bêtes, en bas les hommes ») auquel nul paysan du Nord roumain n'accepterait de se voir réduit.

- 19 Pour la première fois, se présente une possibilité de regroupement impliquant une reconstitution de la vie sociale antérieure. Les maisons disponibles au nombre de « six ou sept sont toutes remplies ». Les gens se choisissent « par pays respectif » et l'autorité ne cherche pas à infléchir leur préférence (sous prétexte de les obliger à communiquer en russe comme à Kushinovska par exemple). Une maison héberge des Bessarabiens (roumanophones de l'actuelle République de Moldavie), une autre des Polonais, une troisième des Roumains. Anița réside avec des familles de sa commune, dont une femme, Calina, sera ultérieurement montrée comme une personnalité admirable, avec qui on partage le bien comme le mal, par conséquent une amie.

Dans notre maison, nous étions six familles à hiverner, deux familles de Mahala ainsi que moi et mes enfants, Grigoriuc Stefan avec sa femme Véronica (...), Nicurciuc Lazar avec sa femme Mihalcian Raifta et leurs deux fils, Cuciorofski Ilinca avec deux enfants de Boian et Zaharia Paraschiva mais ils l'appelaient Calina (...). Nous avons décidé de vivre avec eux car nous parlions tous le roumain et le soir quand nous rentrions du travail, nous pouvions au moins parler notre propre langue.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 90)

- 20 Abondance de neige et froid caractérisent un hiver rendu tolérable par la prévoyance russe qui met à leur disposition « un fourneau en fer installé au centre de la pièce. Il y avait plein de bois disponible puisque c'était la forêt autour de nous » (Nandriș-Cudla, 2011, 91). Le travail obligatoire consiste à couper du bois en brigades de huit à dix hommes et femmes « les jeunes et forts abattant les gros arbres, les vieux et faibles coupant des troncs de la taille d'un pied ». La nourriture est aussi insuffisante qu'à Kushinovska. Sept cents grammes de pain quotidien par travailleur – le prix de la ration : un rouble, quatre kopecks est précisé, faisant songer à un travail rémunéré comme il le sera à Suga – trois cents grammes pour un vieillard ou un enfant. Mais à l'inverse du camp précédent, la région n'est pas habitée « ici il n'y avait rien mis à part la forêt et l'eau ». La neige sert de substitut alimentaire. On l'avale par poignée, fondue seule, fondue et salée, jusqu'à ce que les gens « atteints par la dysenterie perdent leur sang pendant deux, trois jours puis s'évanouissent et meurent ». Atteinte par une dysenterie au cours de laquelle elle délire, en octobre 1942, couchée, sans pouvoir travailler, Anița agonise. D'une maigreur extrême, entourée de ses enfants en pleurs, elle est sauvée par un vieil homme « du village de Boian, tout proche du nôtre » qui lui masse le corps jusqu'à la ranimer, les mains enduites d'une poussière de tabac servant de tonique. Le reste du séjour donne lieu à un récit de la lutte contre la faim, la faiblesse rendant le travail impossible, tandis que s'enclenche le cercle vicieux de l'absence de rémunération interdisant d'acquiescer les sept cents grammes de la survie. Tout morceau

est partagé avec les enfants dénutris « dont je ne pouvais supporter de regarder les pauvres figures affamées et tirées ». La prière et la foi en même temps accompagnent la mort proche mais sont un moyen de résistance mentale : la faim est explicitement liée aux secours de la spiritualité.

Notre chair semblait avoir fondu sur nous (...). Il aurait été facile de compter tous nos petits os, nos veines saillaient sous la peau comme des lanières. Je ressemblais juste au squelette dont j'avais vu l'image dans un livre. On se regardait les uns les autres en pensant que c'était la fin. Mais on n'a jamais perdu la foi en Dieu. Nous lui demandions tous de nous redonner de la force et de nous aider à sentir Son pouvoir, à surmonter toutes ces difficultés, à échapper à cette crise afin que nos os ne soient pas abandonnés dans ce lointain désert.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 94)

- 21 Grâce à des lacets confectionnés par Anița, c'est le braconnage qui offrira le salut. Les garçons attrapent des volatiles. « J'ai pris les oiseaux, les ai bouillis entiers (...). Mais ils ont été plus nourrissants que l'eau et le sel ». (Nandriș-Cudla, 2011, 95). Les chasses suscitent des rencontres : un chien sauvage joue à attaquer les pièges, un Russe leur enseigne que la fourrure du canidé, un renard arctique « vaut très cher » (note 30, page 96). D'autres volatiles sont pris, « de la taille d'une dinde ». La région s'avère fréquentée par

une organisation commerçant avec les trappeurs qui acceptent toutes sortes de peaux de bêtes sauvages et paient le prix fort. Ils avaient aussi des denrées comme du pain, du sucre et donnaient des bons pour permettre d'en acheter. Une fourrure comme celle de l'animal (le renard arctique) battu et libéré valait bien trois cents roubles et au moins dix kilogrammes de nourriture.

- 22 Les fils d'Anița ne retrouveront pas de renard arctique mais ils ne rentreront plus les mains vides de leurs escapades en forêt. Leur débrouillardise, leur combattivité est reconnue dès ce tournant du récit. L'expression de la satisfaction maternelle face à leurs exploits d'ingéniosité devient une part importante de la relation d'expérience éducative qui s'esquisse.

J'avais beaucoup de chance que mes garçons soient si persévérants. Ils se sont battus et nous avons survécu grâce à eux car de tous les gens qui venus à l'été 1942, seul un tiers survivait en 1943. Tous les autres étaient morts de faim et d'angoisse mais je ne parviens pas à les recenser tous.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 96)

- 23 Une autre aventure heureuse de l'hiver après la première maladie d'Anița montre les fils préparant un feu chaque soir pour entourer de confort le retour du travail de leur mère affaiblie. L'un apprête le bois, le dispose, tandis que les autres cuisent le gibier du jour. Le repas cuit, la nuit est tombée tandis que le feu faiblit en l'absence de lampe

ni aucune lumière. Aussi qu'avons-nous fait pour améliorer la situation ? Les garçons ont trouvé un bois dans la forêt, du cèdre qui se fend facilement. Ils en ont rapporté pour le couper en morceaux de cinquante centimètres environ. Au début, ils ont utilisé la hache puis un couteau pour découper de très fines planchettes qu'ils ont fait sécher près du poêle et ainsi, nous avons eu de la lumière car ce bois contenait beaucoup de résine. Une planchette consumée, on en prenait une autre et alors on avait assez de lumière pour manger.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 97)

- 24 La description d'une quiétude familiale méritée clôt donc le chapitre sur l'épreuve de Nadym, montrée comme la pire des trois expériences de travail forcé. Dans le paragraphe sur le camp suivant, Suga, les déportés seront aux prises avec « un travail

difficile (celui du poisson) mais sans comparaison avec celui dans la forêt » (Nandriș-Cudla, 2011, 100).

Suga

- 25 Le village de Suga est atteint après un voyage en mer de deux cents kilomètres, au cours d'une expédition qu'elle voit comme un privilège parce qu'elle permet d'échapper à une séparation familiale. Dès la fin de l'hiver à Nadym « quand la glace sur l'eau a commencé de se disloquer » les Russes réquisitionnent « choisissant garçons et filles pour aller vendre le poisson à Suga (...) Parmi les travailleurs qui devaient partir pêcher, il y a eu mon fils aîné Mitruța ». La narratrice supplie des responsables « dans leur bureau » de l'autoriser à embarquer avec son fils, ce qui lui est brutalement refusé plusieurs fois. Elle choisira donc de désobéir, montant à bord avec ses trois fils sans que des gardiens l'interpellent, qu'ils aient oublié ses suppliques ou restent impressionnés par sa capacité de s'imposer par la pression émotionnelle.

Je me suis mise à pleurer. Ils m'ont regardée et ont arrêté de crier après moi, disant seulement que je devais rester pour travailler. Je suis repartie mais j'ai noté qu'ils me parlaient d'un ton plus courtois. (...) Bien sûr, ils auraient pu me dire de débarquer mais ils ont réalisé qu'alors j'aurais été à nouveau entre leurs mains.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 98)

- 26 La destination oblige à se contenter cette fois de la hutte enterrée *zimlianca*, seul abri possible au bord d'un fleuve. Soixante-dix personnes « grouillant comme des fourmis » sont logées à l'intérieur d'un local insalubre où lits et vêtements sont pleins de poux. Le territoire du soleil de minuit est atteint : « les gens nous ont dit d'aller nous coucher car il n'y aurait pas d'obscurité ». Consciente ou non de l'importance de sa précision – au vu de la situation du camp par rapport au Cercle polaire (arctique) – la narratrice note que le jour polaire (« Le soleil se couchait à l'Ouest et se levait à l'Ouest ») durera de mai à août.
- 27 La description du travail imposé est intéressante dans sa technicité. On décharge des poissons apportés par des cargos de dix tonnes. Les tâches sont diverses : salées et empilées, les prises sont placées dans des fosses à saumure où on descend par une échelle. Après avoir mariné dix jours, les poissons sont à nouveau calibrés puis préparés pour le transport vers une destination inconnue. La précision narrative semble l'indice d'une admiration éprouvée pour une chaîne de tâches organisées totalement inconnues. Elle est le corollaire d'une possibilité immédiate de se nourrir durablement, serait-ce que par le larcin, même si le vol d'un seul poisson est puni de trois à sept ans de prison. Mais la rigueur des mesures est explicitement rapportée à la situation politique. « C'est resté très strict tant qu'a duré la guerre et que Staline a été au pouvoir » (Nandriș-Cudla, 2011, 100). Le bonheur d'accéder à la nourriture est souligné en termes suggérant que la pénurie connue au camp précédent a servi de leçon, parce qu'elle était liée à l'ignorance du milieu naturel. Ici l'abondance ouvre un champ de possibilités.
- On se débrouillait pour dérober un poisson et le manger (...) frit ou bouilli, seul l'estomac devait être satisfait tant il réclamait de nourriture. Quand je pouvais, j'en volais et le rapportais aux enfants mais c'était difficile.
- (NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 100)
- 28 Pour la première fois dans le récit, la narratrice insiste sur le climat de terreur politique, empêchant toute protestation susceptible d'être taxée d'opposition à l'État,

elle évoque la peur généralisée des arrestations et interrogatoires. « Les gens étaient si effrayés qu'ils avaient peur de leur ombre ». On entrevoit la fécondité de l'expérience vécue à Suga. Ce travail forcé va se révéler riche de rebondissements ultérieurs, il conduira les fils d'Anița à une carrière de marins où ils obtiendront des grades, en dépit de leur absence de scolarisation initiale. Dix ans plus tard, en 1953, Vasile, le fils cadet occupé à Suga à une tâche de manœuvre « est expédié pour étudier à Salekhard, une ville éloignée de trois cents kilomètres. Au printemps, il est revenu pour travailler comme capitaine d'un *cachere* de transport » (Nandriș-Cudla, 2011, 140). Son frère aîné Mitruța, enrôlé de force vers 1942, devient à son tour capitaine d'un *cachere* de pêche. L'été suivant, Toader est engagé comme marin sur le bateau de son frère Vasile où il devient rapidement assistant-capitaine. La menace de la faim est ainsi écartée par une promotion induisant moins de contrôle extérieur.

Quand ils revenaient à terre, ils rapportaient du poisson, beau et gras bien que ce soit interdit. Mais ils étaient devenus des travailleurs expérimentés qui faisaient scrupuleusement leur métier, aussi on ne les surveillait plus beaucoup.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 141)

- 29 Les péripéties narrant le début du travail de Mitruța près des barriques où enfouir puis ressortir les poissons à mettre en tonneaux, le vol « de poisson abîmé pour calmer notre faim, dans la terreur d'être pris », puis la maladie de Vasile, se constituent donc en étapes d'un récit optimiste, montrant implicitement la chance des déportés emportés par le retour du cercle vertueux (travail, audace, habileté, conscience) où leur famille se trouvait déjà engagée en Bucovine. Un dernier élément confère de l'intérêt au chapitre sur le camp de Suga. Une maladie frappe les déportés affectés par l'absence de vitamines. En 1944-1945, ils ne consomment plus fruits frais ni légumes depuis des années. Ail, oignons, « patates » aussi, quand on en dispose, sont réservés aux *nacialsnici* russes, les gardiens. Le scorbut produit des effets corporels impressionnants : taches rouges sur les pieds, fatigue, gencives enflées et noires, dents branlantes, perte de cheveux. Plusieurs passages du récit de sédentarisation d'après 1945 détailleront le nom et l'apparence de baies de différentes espèces : mûres, myrtilles, canneberges, fruits jaunes de la toundra que la narratrice apprend à cueillir pour les consommer frais ou en confectionner des provisions dont elle munit ses fils en mer. Les déportés arrivés sept ans auparavant lui enseignent la valeur de ces cueillettes et dispensent des consignes de guérison :

Allez vite dans la toundra ramasser des mûres, mangez-en autant que vous pouvez car c'est la seule manière de guérir cette maladie !

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 114)

- 30 À Suga, Vasile, victime d'un refroidissement, est guéri par des fruits sauvages cueillis en forêt par sa mère avant chaque départ matinal. Resté fragile, il survivra grâce à une autre action de charité risquée, celle d'un « très gentil vieil homme déporté venu d'Astrakhan, également en Russie » qui introduira clandestinement le garçon dénutri sur un bateau comme cuisinier.

Les pêcheurs apportaient à Vasile des poissons à nettoyer et laver puis faire bouillir ou frire ou lever les filets. Les hommes revenaient du travail, trouvaient leur repas préparé, ce qui leur plaisait bien (...) Quand la mer a commencé à geler, le vieil homme a ramené mon fils à la maison un peu plus vivant et en meilleure santé.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 106)

- 31 La survie s'organise donc grâce à l'intégration d'une expérience continue. Que seuls la nourriture, l'habitat et parfois le vêtement soient concernés par des observations

récurrentes, par l'angoisse du quotidien, par la sensation de victoire ressentie après chaque combat pour les améliorer ne retire pas de son intérêt au texte. À l'inverse, le caractère élémentaire des obsessions renforce l'impression de « civilisation » qui émane du comportement d'Anița sans cesse conduite à de nouveaux apprentissages pour éviter la mort et celle de ses fils. De même, le caractère traditionnel d'activités de même ordre que les siennes au village, – travail aux champs, nourriture, soins, tissage des vêtements, propreté, éducation des émotions – et la prévenance envers autrui renforcent son prestige de mère nourricière, mais aussi protectrice, et par conséquent de femme et de paysanne. Elle montre l'expérience de la vie menée par elle-même et ses fils comme une progression dans l'endurance à travers chaque camp, une acquisition de savoirs pratiques au contact de milieux et de personnes valorisés par l'intérêt qu'elle leur porte. La violence morale que provoque la déportation perd de son acuité, pour faire place à une attitude pragmatique de lutte entre égaux ou inégaux face à un milieu difficile.

Le rapport avec les Russes

- 32 Un des enjeux du récit repose sur l'évidence d'un antagonisme roumain-russe que démontre surtout le paratexte. Défiance et peur découlent de l'état de guerre, de l'annexion du territoire roumain (plus précisément de l'invasion par les Russes en juin 1941 d'un territoire abandonné par les Roumains) dans le contexte du pacte Ribbentrop-Molotov rappelé par la préface de Gheorghe Nandriș. Celui-ci étudie les effets de l'accord germano-soviétique sur sa région d'origine (Nandriș-Cudla, 2011, 19-20), sans s'attarder sur la similarité du sort des Bucoviniens, des Baltes, voire des Polonais, qui serait pourtant pertinente dans la mesure où au camp de Nadym, de Suga, lors de la sédentarisation d'après-guerre, Anița croise des déportés de telles origines. Elle a été enlevée en pleine nuit le 13 juin 1941 par les Services Soviétiques de Sécurité (NKVD). L'opération a été précédée par le massacre de Lunca Prutului, présenté par Nandriș comme un génocide. Il ne peut donc être question d'envisager le rapport Roumains/Russes en jeu à Mahala en juin 1941 en termes autres que d'hostilité accompagnée – côté roumain – de terreur mortelle. Un long incident, présenté comme un « conseil de famille » lors de l'arrivée soviétique montre les hommes délibérant sur la conduite à tenir. Leur famille est prospère, elle a par conséquent beaucoup à craindre d'une fuite précipitée avec bagages en carriole ou juchée sur une monture. C'est par conséquent sur un pari, celui de la défiance opposée à une confiance irrationnelle que sera prise la décision qui va précipiter le salut d'un frère d'Anița, Florea, et la perte du mari d'Anița, Chirica Cudla. Ce dernier refuse en effet d'abandonner ses biens, en partie acquis par mariage. Chirica évalue-t-il bien le caractère idéologique/économique de son propre statut (époux d'une femme plus riche), la logique des envahisseurs quand il choisit ? Ayant souffert quatre ans lors de la Grande Guerre, ayant fourni « un gros labeur » pour tenir sa maison et ses trois enfants, il estime qu'il ne sera pas dépossédé par l'occupant. Plus loin Chirica insiste : « une immense population a vécu sous domination russe, nous le pouvons aussi ». La scène de discussion entre hommes est un drame : les décideurs passent de la délibération aux supplications, insultes et invectives (« Ils commencèrent à pleurer comme des femmes »). Le choix de Florea qui le sauve est présenté par sa sœur comme une réaction d'intelligence raisonnée, de lucidité politique et d'honneur ethnique/national tout à la fois.

À leur dernier argument : « De propriétaire terrien que tu es, demain tu seras leur esclave », Florea répondit avec dignité : « Chez les Russes, il n'y a pas de propriétaire mais des kolkhoziens, alors je préfère encore être esclave chez les Roumains que propriétaire chez les Russes ».

- 33 Sur une telle réplique, le destin ultérieur d'Anița, qui plaça durant vingt ans en Sibérie tout son espoir dans sa famille et sa confiance dans ses frères, est scellé lui aussi.

Je ne comprends toujours pas où Florea, ce paysan de trente-neuf ans a puisé une force morale qui a fait que ni la perte de ses biens, l'amour de ses enfants, la pitié pour sa mère malade n'ont pu ébranler sa décision(...) Chirica (avait) fait faire demi-tour à sa charrette en direction de la maison. Il changeait sa propre destinée. Il a laissé passer sa dernière chance en signant sa condamnation à mort tandis que Florea a sauvé sa propre vie.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 159-160)

- 34 La décision de Florea repose sur des motivations plus lointaines, au vu des premières pages du récit. La famille où Anița naît en 1904, en benjamine de six frères, semble plus éprouvée que d'autres par le comportement des « Moscs ». Dès 1914, les Russes commettent dans le village des exactions civiles qui les déconsidèrent, outre qu'elles inspirent le regret de la présence des Autrichiens dont l'armée se retire. Montrés comme plus corrects, même « bons » dans leur attitude face à ce peuple adapté à une domination austro-hongroise de longue date, les Autrichiens réquisitionnent « seulement provisoirement et quand ils y sont obligés ». Ils s'emparent de « fourrage, de pain, d'une vache, d'un cochon que nous étions dans l'obligation de leur donner, à prix réduit mais cela se faisait légalement » (Nandriș-Cudla, 2011, 41). La crainte inspirée par la brutalité et l'arbitraire russe se perpétue lors d'affrontements armés jusqu'en 1916. Ils « poursuivent les hommes et les garçons pour les emmener », réquisitionnent bétail et volaille sans ménager les paysannes qui protestent. Ainsi la mère d'Anița est réprimandée à coups de knout avec une violence qui la laissera grabataire « totalement incapable de marcher jusqu'à sa mort » (Nandriș-Cudla, 2011, 43-44). Elle ne sera soignée que par un médecin militaire autrichien. Le précédent familial – peut-être remplacé par d'autres villageois dans la logique d'une position pro-autrichienne strictement familiale – va contribuer à l'absence d'étonnement d'Anița face au massacre de Lunca Prutului. Sa sauvagerie surprend peu une protagoniste sans illusion sur la distinction entre « Russe » (Moscal) et « Soviétique ». À ce stade du récit, nulle expérience de vie, voire de travail, n'a confronté la villageoise à un Russe de comportement « supérieur » de par son grade ou son niveau social, bienveillant ou simplement humain. Même ultérieurement d'ailleurs, face à des responsables moins cruels, plus négociateurs, nul éloge explicite d'une « bonté » ou « correction » russe ne viendra tempérer une préférence initiale pour les soldats s'acquittant pendant la Première Guerre mondiale d'un devoir désagréable aux populations mais « honnêtement et selon les règles » (Nandriș-Cudla, 2011, 36).

Place du langage dans la survie

- 35 Au début du récit d'Anița alors âgée de dix ans, l'armée autrichienne bat en retraite, abandonnant à des Cosaques le village de Mahala terrifié. Une femme est frappée à mort pour avoir blâmé un cosaque d'un vol dans sa basse-cour.

Il avait enfoncé la pointe de sa lance dans la bouche de cette malheureuse qui voulait seulement protéger ses poules et elle en était morte.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 39)

- 36 Le refus de tout échange langagier continue de caractériser la seconde pénétration russe, celle de 1940, à la suite de l'abandon du territoire par les Roumains. Les vociférations, les appels (lecture de listes préluant à la déportation) renforcent la détresse de vérifications nominales rendues pire par l'impossibilité de se disculper. « Nous ne comprenions pas ce qu'ils nous disaient car aucun de nous ne parlait russe » (Nandriș-Cudla, 2011, 178). L'évocation du premier camp de travail développera un long passage sur les effets de l'incommunicabilité linguistique, culturelle. On songe ici aux camps nazis décrits par Primo Lévi : refusant des chances de survie aux Juifs italiens ou sud-européens non yiddishophones incapables de comprendre des ordres en allemand. Ces prisonniers du Sud de l'Europe auraient péri plus rapidement, tant en raison de leur moindre discipline corporelle (lavage, rasage, « legs » de cuillère servant à manger sa soupe) que de leur isolation linguistique.
- 37 Dans ce premier camp de Kushinovska donc, des détenus bilingues s'improvisent traducteurs pour aider les condamnés à tenter de fléchir leurs bourreaux par un aveu de faiblesse face une tâche trop dure (creuser des fosses de deux mètres sans avoir mangé).
 Nous entendions les injures, les insultes mais écoutions à peine, ne sachant dire aucun de leurs mots. Derrière nous, des hommes qui parlaient russe apprenaient aux enfants y compris aux miens à dire : *Mi golodni, ni mojim*. Les enfants étaient contents de pouvoir parler russe et de répondre quand ils étaient insultés (en s'avouant affamés).
- 38 Une autre interaction verbale rectifie une confusion linguistique, permet d'éprouver la dureté des gardiens comme distincte d'un sadisme de tortionnaire, expérimente une possibilité de transaction psychologique liée au langage donc.
 À nouveau les enfants ont été insultés. Ils ont voulu se servir des mots appris et ont dit : « *mi holodni ni mojim* ». Mais ils se sont trompés. Le mot *golodni* signifie « on a faim » mais *holodni* : « on a froid ». Alors les Russes leur ont dit de se couvrir avec leurs pelisses mais surtout de travailler plus vite.
- 39 Une conclusion optimiste est proposée :
 C'a été dur jusqu'à ce qu'on ait appris quelques mots de russe. Nous étions souvent insultés et ridiculisés. Nous restions silencieux, ne sachant quoi répondre. Ils nous regardaient et nous montraient comment faire comme si nous étions des sourds-muets. Mais par la force des choses, nous avons bientôt commencé à apprendre.
- 40 Plus tard, une séquence d'insultes et la menace de se voir privées de nourriture préluent en fait à des félicitations pour comportement satisfaisant (nous avons compris : « *haracho crasiva molodeti* (...) que nous avons très bien travaillé »). Les déportées pourront ramasser des pois en marge du travail obligatoire car, questionnées, elles ont su répondre qu'elles étaient chargées d'enfants (Nandriș-Cudla, 2011, 80-81). Le principe disciplinaire, éducatif du camp de travail n'est donc pas mis en cause en dépit de sa coercition et de son injustice. Il est montré comme débouchant sur un apprentissage, lui-même facteur d'adoucissement de la détention. Le premier traumatisme passé, elle excuse même la déportation par la situation de guerre : le statut des déportés de Mahala relève peut-être aux yeux des Russes – elle s'interroge donc sur leur logique – de l'appartenance à une armée ennemie, sinon de l'espionnage actif.
 J'avais été arrêtée le 13 juin 1941, quelques semaines seulement avant le début de la guerre. Or, tous les Russes de Bucovine, de Bessarabie avaient été réquisitionnés pour le front de Stalingrad. À cette époque, s'ils avaient appris que nous étions

Roumains, nous aurions pu être tués. Si nous étions en retard le matin ou tentions de ne pas travailler un dimanche, ils criaient : « alors vous attendez l'arrivée de Hitler ? »

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 82)

- 41 Le récit elliptique, laconique, un peu rigide d'Anița ne relève pas la cruauté de la remarque. Raillerie meurtrière ? Simple jovialité « prolétarienne » sanctionnant d'un trait verbal la bêtise germanophile de paysannes invitées par la moquerie à se rallier ? Le groupe de travail comporte des gens âgés parlant le russe. Ils posent des questions sur le déroulement du trajet en wagon, la vie d'avant, les motifs de la déportation inconnus même des protagonistes. Ils montrent de la compassion : « vous ne devez pas être bien coupables ». Le caractère sans issue de la détention est clair : « mais vous vous êtes mis dans un sale guépier et il faudra faire avec ». Cette légèreté suggère qu'Anița a pris conscience de la chance qu'elle a de vivre alors que son appartenance nationale/ethnique la condamne à mort et que son appartenance sociale de paysanne aisée (*chiabur* en roumain, *koulak* en russe) est de nature à l'exposer, en Bucovine devenue communiste comme en Sibérie, aux lourdes peines auxquelles elle fait précisément face.

Le lexique appris en Sibérie et sa transcription

- 42 Du début à la fin de son expérience, la narratrice évoque sa difficulté à s'exprimer en russe, face à un ingénieur à Nadya, face à un administrateur responsable de l'enrôlement de son fils Mitruta avant le camp de Suga. Les mots étrangers qui émaillent son récit transcrivent des termes acquis durant la détention et les déplacements : de la Sibérie (aux alentours du lac Baïkal) à l'intérieur du Cercle polaire même. Ils ne sont pas donnés comme russes, mais motivés par la description d'expériences concrètes dans un langage élémentaire : ils ont peut-être été jugés intraduisibles en roumain. Rattachés au champ sémantique de la nourriture, ils décrivent des objets jamais rencontrés auparavant. Les termes sont tantôt traduits, tantôt expliqués en contexte.

Nous recevions deux kilos de *crupe* (orge concassé) et huit cents grammes de sucre par mois (p. 101). *Crupe de pros*, c'est-à-dire une semoule de gruau diluée (...) J'ajoutais un peu de sel et voilà notre soupe. Un autre jour, il peut y avoir un peu de *desut* qu'ils appelaient *kasha*. (p. 128). Un *pud* de patates, c'est comme ça qu'ils comptaient, non au kilo mais avec le *pud* qui valait seize kilos (p. 85). Des oiseaux piégés qu'ils nommaient *guhazi* ainsi que d'autres appelés coqs sauvages. (p. 84-85). *Trois'crupatchi* pris dans les filets : une sorte d'oiseau gros comme un pigeon (p. 94). Ils attrapaient un *crupatchi* ou plus rarement un lièvre, ce qui nous procurait un petit changement alimentaire (p. 121).

- 43 Les fruits sauvages qui vont guérir du scorbut sont distingués avec une minutie de botaniste amateur. Certains sont connus depuis la Bucovine, d'autres appartiennent à la végétation locale. Leur cueillette a été enseignée par les déportées d'Astrakhan expertes dans le tissage des poils de chiens : une technique inconnue d'Anița, qui va lui permettre de confectionner gants et bonnets. La collecte systématique de ces fruits, ramassés frais en vue de consommation immédiate ou de la conservation (elle en munira ces fils partis sur les bateaux) se lie à une exploration du territoire qui va aussi conduire la narratrice à observer le mode de vie des Nenetz-Tuzmentsi, des Lapons.

Ces *iagade* étaient des baies sauvages de différentes espèces (mûres, myrtilles) qui poussaient dans la toundra. Il fallait les chercher pour les trouver. Une espèce

mûrissait tôt, dès août, qu'ils appelaient *moroshca*, qui ressemblait en fait à des myrtilles, sauf que la chair était jaune quand les fruits étaient mûrs. Il y avait aussi des *gulubitsa* qui avaient des baies bleues. Une autre espèce mûre en automne, vers septembre, était nommée *brusniga*, une sorte de canneberge avec des baies rouges, assez amères, qu'on pouvait stocker durant l'hiver.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 114-115)

- 44 Les termes attachés au lexique du travail couvrent des expériences inédites en Bucovine continentale, qu'il s'agisse des mots relatifs au terrassement, à la construction d'abris, aux bateaux. « Ils nous ont fait creuser des *zimlenci* dans le sol : des huttes à demi-enterrées » (p. 89). « Au bord du fleuve, il y avait une *zimlianca* comme ils disaient, une hutte à demi-enterrée » (p. 99). « Alors commençait la construction des maisons. Les hommes qui étaient *plotnici*, c'est-à-dire experts en travail du bois, restaient à construire » (p. 108).

À l'automne, ils devenaient des *plotnici*, c'est ainsi qu'on appelait les charpentiers de marine, qui fabriquaient et réparaient aussi bien ces bateaux que les *ribniti* plus gros qui naviguaient en mer » (p. 133). « Les endroits où on faisait le pain, les *stalovi* où la nourriture des Russes était préparée » (p. 104).

- 45 Le terme *cachere* pour bateau est utilisé tout au long du récit (p. 87, 1040, 141, 152). Le mot *cantora* traduit d'abord par bureau apparaît deux fois, tantôt pour caractériser un local administratif tantôt l'employé qui y travaille (p. 85, p. 119). Le mot *pasiolca* désigne un petit village (p. 119) et *ciumuri* un habitat nenets. Il est difficile de percevoir si la narratrice a conscience d'œuvrer en linguiste, si ce souci de précision lexicale est spontané, s'il lui a été inspiré par son frère Ionica qui l'a incitée à écrire ses souvenirs et à quelles fins. La pratique narrative recoupe en effet celle de Panaït Istrati, célèbre en Occident dès les années 1930 pour ses récits émaillés de termes locaux de l'ordre d'une technique du sertissage. Mais elle est susceptible d'être jugée intéressante en fonction de l'appartenance familiale d'Anița, dont le frère Girgore enseigne la linguistique à Londres, tandis que son neveu Octavian Nandriș aussi est titulaire, durant la détention en Sibérie et jusqu'à la fin des années 1970, d'une chaire de roumain à l'Université de Strasbourg.

- 46 Si valorisantes que soient ces notations pour ceux dont la civilisation comporte des termes adéquats à ces notions-clés, il ne semble y avoir dans le récit d'Anița aucun éloge explicite d'une excellence russe ou soviétique, technique, voire intellectuelle. L'une des dernières anecdotes du récit fait mention d'une générosité, d'une sensibilité peut-être typiques. Un Russe sauve de la noyade dans les glaces son propre cheval puis le fils d'Anița avec courage et habileté. Quoique démontrant l'héroïsme russe, l'anecdote est négative. C'est le Russe qui a insisté pour embarquer le garçon dans cette équipée, contre l'avis d'Anița même. Le garçon arraché aux eaux est secouru dans un village (russe) proche mais avec une maladresse grossière qui réduit à néant l'intention généreuse. Quand il se défait de la vareuse qu'on lui a offerte, sa mère découvre que le précieux vêtement a été passé à même une chemise solidifiée par le gel toujours en contact avec la peau du garçon. On ne saurait mieux stigmatiser la stupidité, le désordre tant de la générosité que de la sollicitude russe. À l'inverse, Mitruta, l'aîné d'Anița fait montre, lors d'une tempête de 1948, d'une prévenance vis-à-vis de son cheval digne des éloges folkloriques roumains face aux cavaliers compatissants, intelligents, soignant leur monture en quasi-vétérinaires.

Mitruta avançait avec son cheval et son traîneau quand soudain le cheval est tombé entre ces blocs de banquise (...) La glace était aussi fine que du verre à cet endroit (...) Comme il avait une hache avec lui, il a cassé le traîneau, fait un trou dans la

glace pour l'enfourer et avoir ainsi un point d'ancrage qui l'empêcherait, lui de glisser. Il réussit à sortir son cheval de la glace. Mais celui-ci étant resté longtemps dans l'eau glacée, il avait du mal à se tenir sur ses jambes. Ils ont avancé doucement vers le village (...) vingt kilomètres environ. Une fois au village, ils ont fait entrer le cheval dans une maison. Un grand feu a été allumé pour faire fondre la glace qui le recouvrait. Ils l'ont ensuite séché (...) De tels incidents étaient fréquents mais peu de gens s'en sortaient pour pouvoir ensuite les raconter.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 136, 137)

- 47 Dans la même logique, un éloge de Vasile insistera sur son ingéniosité, capable de mettre en évidence le dévouement de son cœur. Une fois de retour du Grand Nord avec l'argent nécessaire pour le rachat de la maison, il replantera soixante arbres fruitiers et « le verger de pommiers car tout ce qui avait été planté par son père avait été détruit ». En Sibérie, il « s'est débrouillé pour acquérir des veaux » puis récolter des patates clandestinement pour nourrir sa mère et son entourage. Encore enfant, il se rend utile grâce à une invention.

Par exemple, il avait installé un réservoir sur un essieu à deux roues et ainsi, avec un cheval, il apportait de l'eau à ceux qui en avaient besoin à la cantine ou ailleurs. Car il n'y avait quasiment pas de puits et les gens prenaient uniquement l'eau à la rivière.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2012, 154, 155)

- 48 Ces qualités d'ingénieur sont implicitement montrées comme roumaines et même bucoviniennes. De même la déchéance des Nenets-Tuzmentsi, réduits par les Soviétiques à ne plus employer leur langue samoyède, à vivre dépossédés de leurs troupeaux, de leurs biens, de leur religion témoigne à la fois du radicalisme, de l'incurie, de l'ignorance russe qui entraînent automatiquement la déchéance des groupes fidèles à une attitude traditionnelle d'harmonie avec les animaux et la nature.

Nourris de chair et poisson cru, ils buvaient du sang de renne et s'habillaient avec les peaux de ces animaux puisqu'ils n'avaient jamais vu d'autres sortes d'habits. C'était si sauvage ici que presque personne ne s'y était installé. Seulement ceux que les Russes appelaient Tuzmentsi ou Nenets (...) Ils se parlaient très peu entre eux et c'était très difficile de se lier avec eux. Ils croyaient en Dieu, à leur manière. Parfois l'un d'eux essayait de nous dire quelques mots de russe mais le plus souvent, ils communiquaient par signes pour expliquer leurs croyances. Désormais ces croyances s'effritaient mais à l'époque du tsar Nicolas II, ils avaient possédé de grands troupeaux de rennes et des lieux de culte.

(NANDRIȘ-CUDLA, 2011, 143)

- 49 Les coutumes mortuaires des Nenets même dont une description conclut le récit de déportation d'Anița, semblent emblématiques d'un sens du sacré préservé par ces autochtones pour conférer du prix au lieu où « nous avons passé la fleur de notre vie » contre naturellement une domination indirectement dénoncée comme destructive, bornée (Nandriș-Cudla, 2012, 144-145).

Un *samizdat* féminin tardif et occulte ?

- 50 C'est en 1959 que Anița et ses enfants sont réhabilités, en octobre 1965 que Anița rend visite à Bucarest à son frère Ionica « pour l'embrasser, le remercier "des meilleurs médicaments" : les lettres qu'il lui a envoyées en Sibérie pendant treize ans ». Celui-ci lui remet alors : « un gros cahier vierge. Son futur manuscrit. » (Nandriș-Cudla, Nandriș, 2012, 168, 169).

- 51 Quand et comment commence la rédaction du texte que ce frère l'incite « tendrement » à écrire par lettre du 5 mai 1966 ? Il est en tout cas achevé en 1982, lorsque Gheorghe Nandriș revoit Anița à Mahala « pour la dernière fois ». Il comporte trois cent soixante pages rédigées dans le cahier donné par Ion (Ionica) en 1965. Il semble conservé dans des conditions de clandestinité, serait-ce pour se garder d'investigations familiales inquiètes de cette activité inhabituelle chez une ménagère âgée. Il est protégé
- par une couverture en plastique contre l'humidité de l'endroit où elle le cachait : une poutre du grenier (...) Me regardant droit dans les yeux, elle m'a dit de la façon la plus naturelle que je devrais passer la frontière en Roumanie avec ce manuscrit.
(NANDRIȘ-CUDLA, NANDRIȘ, 2011, 23, 24)
- 52 Le Docteur Gheorghe Nandriș, fils de Florea, est alors médecin cardiologue à Sibiu, après avoir effectué toutes ses études en Roumanie comme l'indique une note de l'avant-propos de Daniel Nandriș qui a composé le volume. Lors de la fuite de Florea Nandriș vers la frontière roumaine en juin 1941, il était âgé de sept ans. C'est lui que Anița charge de passer le manuscrit dont il est l'initiateur à travers deux frontières : un choix risqué dont elle pâtirait seule en cas de saisie du manuscrit.
- 53 Un tel texte peut-il encore déranger aujourd'hui ? Apporter du nouveau ? Témoignage sur le goulag dont la seule grande originalité tiendrait à sa nationalité, on peut estimer qu'il participe en fait d'un renforcement de justification des exilés roumains anticomunistes de l'après-deuxième guerre mondiale. L'antisoviétisme de ces derniers a reposé sur la spoliation de la Bucovine/Bessarabie/Transnistrie, au mépris de la reconnaissance de la Shoah dans ces régions par exemple. Morts pour la plupart, ces anciens réfugiés sont désormais canonisés de par leur œuvre littéraire, philosophique voire scientifique roumaine et française (ainsi Mircea Eliade, Virgil C. Gheorghiu, Emil Cioran publié aujourd'hui dans la Pléiade). Figures de proue de l'anticommunisme en Occident, leurs engagements d'extrême-droite de jeunesse, longtemps passés sous silence, ont été depuis été analysés, excusés ou à nouveau condamnés, mais toujours pris en considération dans le cadre même de l'Université roumaine de l'après 1989 sur les crimes communistes. On peut cependant estimer que des témoignages « neutres » ou quasi anonymes, émanés de « gens simples » continuent de manquer. C'est donc un manque de l'ordre de la preuve que les souvenirs d'Anița Nandriș-Cudla contribueraient à combler, dans un contexte de non démonstration du bien-fondé de l'antisoviétisme des grands intellectuels.
- 54 Sur un autre plan, dans le cadre de l'histoire littéraire de l'actuelle République de Moldavie voisine du village d'Anița (minoritaire, aujourd'hui en Ukraine), le critique Petru Negură observe que les écrivains professionnels revenus de déportation après la mort de Staline, suite à une condamnation comme « ennemis du peuple » se sont difficilement réadaptés une fois de retour en ex-territoire roumain devenu soviétique. Paradoxalement « réintégrés plus vite qu'ils ne l'espéraient » ils ont joué le « rôle de poètes soviétiques mûrs », c'est-à-dire qu'ils ont accepté la soumission à la ligne communiste. Ils resteront cependant toujours crédités d'un « manque potentiel de “fiabilité” politique » faisant d'eux des “réhabilités sur papier” demeurés suspects aux yeux de « ceux qui avaient accepté ou même directement contribué à leur condamnation » (Negură, 2009, 296-297). Ne sachant plus communiquer ou définitivement brisés par la déportation, ils feront « souvent du zèle » qui éloignera d'eux les auteurs plus jeunes. Peut-on imaginer de tels auteurs motivés ou sollicités en

leur temps pour communiquer une relation littéraire de leur vie au goulag de l'ordre de celle qu'a pu rédiger Anița dans son village roumanophone d'Ukraine ? Hors circuit littéraire institutionnalisé, hors circuit « ethnographique » sur la seule sollicitation d'un frère Ionica lui-même potentiellement en relation avec un « réseau » familial et universitaire susceptible de la secourir et l'appuyer en Occident ?

- 55 Petru Negură note encore que les femmes auteurs furent minoritaires en Moldavie devenue soviétique pour des raisons indépendantes de leur manque de formation. Dans l'Union des Écrivains Moldaves de 1958, elles sont six seulement pour soixante-six adhérents masculins. L'historien interprète de tels chiffres avec sévérité. Au nombre de deux seulement en 1954, ces membres se sont comportées en faire-valoir du nouveau régime. Les prémisses de la promotion des femmes auraient été truquées tant dans le cadre moldave soviétique (Bessarabie/Transnistrie) que lors de la politique précédente (conduite à partir de la Grande Roumanie monarchiste). Les deux femmes admises de 1949 et de 1954 (Vera Malev, Ariadna Salari) ont été « les exceptions nécessaires pour sauver les apparences d'une institution qui prétendait à l'égalité des sexes, contre le soi-disant héritage bourgeois qui empêcherait sa réalisation » (Negură, 2009, 298). L'accès de candidatures féminines à l'UEM aurait été limité aussi par deux facteurs de principe : d'abord l'entrée des femmes passait systématiquement par l'épreuve d'un jury masculin, ensuite la moitié des écrivaines cooptées étaient mariées à des membres de l'UEM, quand elles n'étaient pas leurs sœurs ou leurs inspiratrices. Enfin, l'accès féminin à la profession a été limité

par une représentation masculinisante du métier d'auteur. L'écrivain (...) hérite d'une tradition dans ce sens. Il la reproduit et la renforce par les idéaux de virilité et d'héroïsme que la littérature moldave de l'époque stalinienne promeut sans relâche, surtout dans les années quarante.

(NEGURĂ, 2011, 298)

- 56 Un tel modèle, si loin qu'il se situe de l'expérience d'écriture d'Anița peut cependant expliquer par analogie à la fois le contenu de son témoignage et le rôle joué par sa famille pour l'inciter à rapporter une expérience de femme, de Roumaine, de victime du goulag inédite avant de la transmettre hors frontières pour contribuer à véhiculer une double image valorisante. Celle d'une féminité nationale traditionnelle/réactionnaire à valeur polémique et celle d'une curieuse dissidence conservatrice face à toute modernité paradoxalement jugée comme toujours novatrice parce qu'elle ne cesse d'apporter les preuves du bienfondé de la sensibilité « victimaire » roumaine désormais stigmatisée par les historiens (Georges Castellan, Neagu Djuvara, Catherine Durandin).

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

- BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVELON Valérie, 2012, *Déportés en URSS : récits d'Européens au goulag*, Paris : Autrement.
- LENZ Hélène, 2013, « Écrire ailleurs : deux Moldavie(s) », in *reCHERches* n° 11, 2^e semestre, Université de Strasbourg.
- NANDRIȘ-CUDLA Anița, 2011, *20 ans en Sibérie : souvenirs d'une vie*, Paris : L'Harmattan, coll. « Mémoires du XX^e siècle » [Titre original : 'Amintiri din viață', București : Editura Humanitas, 1991 et 2006].
- NEGURĂ Petru, 2009, *Ni héros, ni traîtres : les écrivains moldaves face au pouvoir soviétique sous Staline*, Paris : L'Harmattan.
- SPATARU-MILESCU Nicolae, 1974, « Jurnal de călătorie în China », Traducere, cuvînt înainte, indicații bibliografice de Corneliu BĂRBULESCU, București : Editura Eminescu.
- TOLCEA Marcel, 2012, « Eliade, ezotericul », ediție revăzută și adăugită, București : Est Samuel Tastet ed.

Sitographie

- BUCULEI Silviu, « Români în Ucraina. Comuna Mahala », article du lundi 16 juin 2014.
<http://www.lumeasatului.ro/articole-revista/1685-romani-in-ucraina-comuna-mahala.html>
 [consulté le 26 août 2014]
- EDEL Philippe, 2006, « Les déportations soviétiques de Lituanie », « les déportés lituaniens de la mer de Laptev, en Sibérie : entretien de l'écrivain Vanda Juknaitė avec Rytė Merktė », *Cahiers Lituaniens*.
<http://www.diploweb.com/forum/lituanie06062.htm>
- MALDARESCU Ion, 2012, « Masacrul de la Lunca Prutului, februarie 1941 », *Revista Art-Emis Academy*, Magazin literar, artistic si de opinie, article du mercredi 21 mars 2012.
<http://www.art-emis.ro/istorie/895-masacrul-de-la-lunca-prutului-februarie-1941.html>
 [consulté le 26 août 2014]
- NANDRIȘ Gheorghe, "Comucidul sovietic în satul Mahala din Bucovina (genocidul comunist din anul 1941)".
http://www.memoria.ro/studii/cercetatori_independenti/comucidul_sovietic/66801/ [consulté le 26 août 2014]
- NANDRIȘ Gheorghe, "Comucidul sovietic", Fundatia Corneliu Coposu, copyright 2007-2014.
<http://www.corneliu-coposu.eu/articol/index.php/4073-comucidul-sovietic/> (Communiqué ICR)
 [consulté le 26 août 2014]
- NANDRIȘ Gheorghe, "Biografii emblematic: povestea Anitei Nandris din Bucovina-Dezbateri si proiecte de film in seria 'Caractere'", communiqué du jeudi 25 avril 2013.
<http://icr.ro/paris/biografii-emblematic-povestea-anitei-nandris-din-bucovina-dezbateri-si-proiecte-de-film-in-seria-caractere/fr> [consulté le 26 août 2014]

NOTES

1. Nicolae Milescu, spathaire (Vaslui, 1636, Moscou, 1708) fut un lettré, traducteur, voyageur, géographe, diplomate actif en Moldavie et Russie. Connu de l'historiographie russe sous le nom de Nikolai Spafari, il a rédigé *De la Tobolsk până în China* [De Tobolsk jusqu'en Chine] édité en 1888 par G. SION. L'ouvrage a été à nouveau publié à plusieurs reprises au xx^e siècle, notamment par Corneliu BĂRBULESCU à Bucarest en 1956 sous le titre *Jurnal de călătorie în China* [Journal de voyage en Chine], (réédition en 1958, 1962, 1974, 1987). Voir l'article « Nicolae Milescu » en roumain dans Wikipedia, http://www.ro.wikipedia.org/wiki/Nicolae_Milescu, dernière modification : 20 mai 2014 [page consultée le 28 septembre 2014].

RÉSUMÉS

Déportation en Sibérie d'une famille paysanne roumaine - 1941-1945 évoque le début du séjour au goulag d'Anița Nandriș-Cudla. Cette paysanne roumaine a été déportée en Sibérie pendant 20 ans avec ses trois fils de 11, 14 et 17 ans lors de l'occupation soviétique (1941) de Mahala, son village roumain près de Cernăuți (aujourd'hui en Ukraine). Treize mille personnes de la région ont connu le même sort. Entre 1941 et 1945, elle traverse les camps de Kushinovska, Nadym, Suga comme des épreuves de sélection naturelle : ingéniosité, ardeur au travail, soins du corps dans des conditions impossibles sont présentés comme facteurs de la survie avant la réhabilitation politique de 1959. Témoignage sur la paysannerie roumaine traditionnelle « éternelle » face au malheur, face aux Russes surtout, le récit est encadré par un lourd paratexte (avant-propos, préfaces, postfaces, documents) réuni par les frères et les descendants de la déportée. Écrit à l'instigation d'un frère d'Anița, le manuscrit a été caché entre 1982 et 1989 avant d'être passé à l'Ouest en samizdat. Le volume ambitionne de dénoncer le communisme « génocidaire », le martyr d'une mère-courage rappelant l'image mythique des Géo-Daces antiques. Prix Lucian Blaga de l'Académie roumaine en 1992, le livre fait aujourd'hui l'objet en Roumanie d'adaptations radiophoniques, théâtrales, filmiques.

Déportation en Sibérie d'une famille paysanne roumaine-1941-45 evokes the beginning of the stay in Gulag of Anița Nandriș-Cudla. This Romanian peasant has been deported to Siberia for twenty years with her 11, 14 and 17 years old sons during the Soviet occupation (1941) of Mahala, her Romanian village close to Cernowitz (now in Ukraine). Thirteen thousand people of the region shared the same fate. Between 1941 and 1945, the Kushinowka, Nadym, Suga camps were passed like tests of natural selection. Cleverness, eagerness and hygiene in impossible conditions are presented as factors of survival before the political rehabilitation in 1959. Bearing witness to the traditional "eternal" Romanian peasantry facing misfortune, in particular the Russians, the account is framed by a heavy paratext provided by the family. Written on the instigation of one of Anița's brothers, the manuscript was hidden between 1982 and 1989 before being passed to the West as samizdat. The volume aims at denouncing genocidal communism, the martyrdom of a "Mother Courage" recalling the mythical image of the antique Geto-Daces. The book was awarded the "Lucian Blaga" prize of the Romanian Academy in 1992.

Déportation en Sibérie d'une famille paysanne roumaine - 1941-45 urmărește primele etape ale deportării în Siberia a unei familii de Țărani din Bucovina în 1941, în timpul invaziei trupelor sovietice. 13 000 mii de persoane din Mahala (lângă Cernăuți, astăzi în Ucraina) și din împrejurimi au fost ridicate din casă și deportate urmând să dispară definitiv în cea mai mare parte dintre ele. Anița Nandriș –Cudla și cei trei băieți ai săi (11, 14, 17 ani) au supraviețuit 20 de ani dincolo de Cercul Polar înainte de a fi reabilitați politic (1959) și autorizați să se întoarcă la ei acasă. Samizdatul « Amintiri din viață. 20 de ani în Siberia » scris de către Anița Nandriș-Cudla la îndemnul fratelui ei a rămas ascuns 7 ani (din 1982 până în 1989) înainte de a fi publicat la București, de editura Humanitas, în 1991, și de a primi premiul 'Lucian Blaga' decernat de Academia Română în 1992.

INDEX

Thèmes : Histoire

motsclesel Απέλαση, Γκούλαγκ, Βουκοβίνα, Ρουμανία, Μολδαβία, Σιβηρία, Δεύτερος Παγκόσμιος Πόλεμος, Μαρτυρίες, Ιστορία

motsclesmk ДЕПОРТАЦИЈА ГУЛАГ, БУКОВИНА, РОМАНИЈА, МОЛДАВИЈА, СИБИР, ВТОРАТА СВЕТСКА ВОЈНА, ДОКАЗИ, ИСТОРИЈА

Keywords : Deportation, Bucovina, Gulag, Rumania, Moldova, Siberia, Second World War, Testimonies, History

motsclestr Sınır dışı, Gulag, Bucovina, Romanya, Moldova, Sibiriya, İkinci Dünya Savaşı, Kanıtlar, Tarih

Mots-clés : déportation, déportation, goulag, goulag, témoignages, témoignages

Index géographique : Roumanie, Bucovine, Moldavie, Sibérie

Index chronologique : guerre mondiale (1939-1945)

AUTEUR

HÉLÈNE LENZ

Université de Strasbourg